



Sur quelques figures de l'exilé polonais dans les romans de Balzac

On Some Figures of the Polish Exile in the 19th-Century French Novel

Wiesław Mateusz Malinowski
Université Adam Mickiewicz de Poznań
malinow@amu.edu.pl
ORCID : 0000-0002-0508-5272

RÉSUMÉ : L'article porte sur la manière dont l'auteur de *La Comédie humaine* construit ses personnages d'exilés polonais dans le contexte de ses relations avec Madame Hanska, aristocrate polonaise et citoyenne russe. Curieusement, Balzac met sur le devant de la scène trois figures de nobles, appartenant à des catégories sociales différentes : comte riche (Adam Laginski dans *La Fausse maîtresse*), comte pauvre (Thaddée Paz, dans le même roman) et comte artiste (Wenceslas Steinbock dans *La Cousine Bette*). Ces trois portraits confirment l'évolution politique et idéologique de l'écrivain du libéralisme au conservatisme après 1832, en quoi ses relations avec Madame Hanska et sa famille ont pu jouer un rôle, tout en s'inscrivant dans une plus vaste réflexion sociale, politique et historique qui s'organise sous sa plume autour de la question de l'aristocratie européenne.

MOTS-CLÉS : Balzac, Polonais, exilés, littérature française, XIX^e siècle.

Dès sa première lettre à l'Étrangère, c'est-à-dire à Madame Hanska, en janvier 1833, Balzac exprime son opinion sur les proscrits polonais, fruit de ses observations parisiennes :

Ces pauvres exilés ont tous en eux, dans la voix, dans le discours, dans les idées, un je ne sais quoi qui les distingue des autres, qui sert à les lier entre eux malgré les distances, les lieux et les langages ; un mot, une phrase, le sentiment qui respire même dans un regard, est comme un ralliement auquel ils obéissent et, compatriotes d'une terre inconnue, mais dont les charmes se reproduisent



dans leurs souvenirs, ils se reconnaissent et s'aiment au nom de cette patrie vers laquelle ils tendent. La poésie, la musique et la religion sont leurs trois divinités, leurs amours favorites, et chacune de ces passions réveille dans leurs cœurs des sensations également puissantes¹.

Désireux d'examiner de plus près cette opinion d'un homme amoureux d'une Polonaise, de la confronter à celle de l'écrivain, je me propose d'évoquer ici trois portraits imaginaires de l'exilé polonais en France, tels qu'ils apparaissent au sein du roman balzacien, prétexte à un débat apte à susciter, me semble-t-il, autant l'intérêt de l'historien des lettres que de l'historien tout court. Curieusement, précisons-le d'emblée, dans les trois cas il s'agit de personnages de comtes appartenant à trois catégories sociales différentes : comte riche, comte pauvre et comte artiste, tout aussi pauvre, celui-là, du moins à ses débuts. C'est que, comme le constate ironiquement Hortense dans *La Cousine Bette*, « tous les Polonais sont comtes »².

Deux figures de nobles polonais occupent le devant de la scène dans *La Fausse Maîtresse*, court roman publié dans les années 1841-1842, d'abord en feuilleton, puis en volume.

Le roman nous introduit dans la famille parisienne d'un jeune proscrit dont le nom prend sous la plume du romancier la forme quelque peu fantaisiste du comte Adam Mitgislas Laginski. Cet homme vient d'épouser, en septembre ou en décembre 1835³, « une des plus riches héritières du faubourg Saint-Germain, mademoiselle du Rouvre, fille unique du marquis du Rouvre »⁴. Nous apprenons aussitôt que le comte Adam appartient à « l'une des plus vieilles et des plus illustres familles de la Pologne, alliée [...] aux Sapiéha, aux Radzivil, aux Mniszech, aux Rzewuski, aux Czartoryski, aux Leszczynski, aux Lubomirski, à tous les grands ski sarmates »⁵. Occasion pour le romancier de montrer au lecteur l'attitude de l'aristocratie parisienne à l'égard des Polonais dont elle observe depuis quelques années l'arrivée massive.

- Il est gentil, quoique Polonais, disait de lui Rastignac.
- Tous ces Polonais se prétendent grands seigneurs, disait Maxime de Trailles ; mais celui-ci paye ses dettes de jeu ; je commence à croire qu'il a eu des terres (p. 5).

Et le romancier d'ajouter :

¹ H. de Balzac, *Lettres à l'Étrangère*, 1833-1842, Calmann-Lévy, Paris [1899], t. 1^{er}, p. 2.

² H. de Balzac, *La Cousine Bette*, Calmann-Lévy, Paris, 1891, p. 52.

³ Balzac donne sur ce point des renseignements contradictoires.

⁴ H. de Balzac, *La Fausse Maîtresse*, Calmann-Lévy, Paris, 1892, p. 1.

⁵ H. de Balzac, *La Fausse Maîtresse*, op. cit., p. 2.

Sans vouloir offenser des bannis, il est permis de faire observer que la légèreté, l'insouciance, l'inconsistance du caractère sarmate, autorisèrent les médisances des Parisiens, qui, d'ailleurs, ressembleraient parfaitement aux Polonais en semblable occurrence. L'aristocratie française, si admirablement secourue par l'aristocratie polonaise pendant la Révolution, n'a certes pas rendu la pareille à l'émigration forcée de 1832 (p. 5).

Devant ces « railleries parisiennes » dirigées contre Adam Laginski, Balzac s'empresse d'expliquer la situation.

Il existe, hélas ! deux sortes de Polonais réfugiés : le Polonais républicain, fils de Lelewel, et le noble Polonais du parti à la tête duquel se place le prince Czartoriski. Ces deux sortes de Polonais sont l'eau et le feu ; mais pourquoi leur en vouloir ? Ces divisions ne se sont-elles pas toujours remarquées chez les réfugiés, à quelque nation qu'ils appartiennent, n'importe en quelles contrées ils aillent ? On porte son pays et ses haines avec soi [...]. Là gît la raison des attaques dirigées contre le vénérable prince Adam Czartoriski par les radicaux français, et celle de la défaveur répandue sur une partie de l'émigration polonaise par les César de boutique et les Alexandre de la patente (p. 4).

C'est que les bourgeois parisiens rejoignent les aristocrates dans leur méfiance à l'égard des nobles Polonais ; « les connaissances héraldiques, note Balzac, ne sont pas ce qui distingue la France sous Louis-Philippe » et la noblesse de Laginski « ne pouvait être une recommandation auprès de la bourgeoisie qui trônait alors ». Au contraire, « la nationalité polonaise, par l'effet d'une odieuse réaction gouvernementale, était alors tombée aussi bas que les républicains la voulaient mettre haut » (p. 2-3).

Balzac se fait ainsi l'écho des revirements qui s'opérèrent au sein de l'opinion française dans les années 1833-1834 à l'égard d'une nation vaincue à qui la France, récemment encore, « accordait l'hospitalité, pour qui l'on inventait des fêtes, pour qui l'on chantait et l'on dansait par souscription » (p. 3). Mais c'était un malentendu. « On feignit de regarder les Polonais comme les alliés du parti républicain, sans songer que la Pologne était une république aristocratique. Dès lors, la bourgeoisie accabla de ses ignobles dédains les Polonais, que l'on défiait quelques jours auparavant. Le vent d'une émeute a toujours fait varier les Parisiens du nord au midi, sous tous les régimes » (p. 3-4).

Le portait balzacien du comte Laginski s'inscrit dans cette ambiance sociale et politique. « Quand, en 1833, son Adam se montra sur le boulevard des Italiens, à Frascati, au Jockey-Club, il mena la vie d'un jeune homme qui, perdant ses espérances politiques, retrouvait ses vices et son amour pour le plaisir » (p. 2-3).

Le portrait physique semble jouer en sa défaveur. « Sa petite figure, assez aigre de ton, semble avoir été pressée dans un étau. Son nez court, ses cheveux blonds, ses moustaches et sa barbe rousses lui donnent d'autant plus l'air d'une chèvre, qu'il est petit, maigre, et que ses yeux d'un jaune sale vous saisissent par ce regard oblique si célèbre par le vers de Virgile » (p. 6)⁶. Malgré ces conditions défavorables, nous apprenons qu'il possède « des manières et un ton exquis », ce que Balzac explique par « une tenue de dandy et par l'éducation due à sa mère, une Radziwill » (p. 6). « Si son courage va jusqu'à la témérité, note cependant le romancier, son esprit ne dépasse point les plaisanteries courantes et éphémères de la conversation parisienne » ; c'est ce qui fait que « les moqueurs de Paris retrouvèrent difficilement un grand seigneur dans une espèce d'étudiant léger qui, dans le discours, passait avec insouciance d'un sujet à un autre, qui courait après les amusements avec d'autant plus de fureur qu'il venait d'échapper à de grands périls, et que, sorti de son pays où sa famille était connue, il se crut libre de mener une vie décousue sans courir les risques de la déconsidération » (p. 6-7).

L'écrivain trouve néanmoins à cet homme des circonstances atténuantes : « Dans une ville de plaisir comme Paris, où les distractions abondent à tous les étages, l'étourderie polonaise trouva deux fois plus de motifs qu'il ne lui en fallait pour mener la vie dissipée des garçons », lisons-nous (p. 5-6).

Une autre circonstance, cependant, s'avère décisive dans la vie de notre émigré : le comte Adam Laginski possédait quatre-vingt mille francs de rente, qu'il devait à un trait de prudence « anti-polonaise », comme dit Balzac, de sa mère « qui, au moment de l'insurrection, avait hypothéqué les biens familiaux d'une somme immense prêtée par deux maisons juives et placée dans le fonds français ». C'est ce qui fait qu'« on ne s'étonna plus, comme le note l'écrivain, de l'imprudence avec laquelle, selon beaucoup de salons, madame de Sérizy, le vieux diplomate Ronquerolles et le chevalier du Rouvre cédaient à la folle passion de leur nièce » (p. 7).

C'est ainsi que Balzac dresse le contexte dans lequel il va placer son histoire, une de ces actions sublimes dont il est le maître et qui apportera une tonalité supplémentaire à sa manière de voir les Polonais. Elle donne lieu à l'entrée dans le roman d'un autre Polonais et, qui plus est, d'un autre gentilhomme, mais sans fortune celui-là.

Revenue d'un voyage à l'étranger, la comtesse Laginska commence à sentir en effet dans sa maison, au bout de deux années de bonheur qu'a connues le ménage dans son luxueux hôtel de la rue de la Pépinière, « quelque chose qui ressemblait à un secret, à un mystère » ; elle apprend bientôt « l'existence

⁶ Sans doute allusion aux vers de la III^e *Bucolique* de Virgile, où le berger Damète évoque, dans son dialogue avec Ménélaque, une scène de débauche sous le regard oblique des bœufs.

quasi muette, effacée, mais salulaire » d'un homme à tout faire « dont la personne paraissait invisible » (p. 14), dont le nom revenait pourtant tout le temps dans la bouche de son mari. Intriguée, elle souhaite voir ce capitaine Paz portant un nom historiquement authentique, celui-là, qui se prononce comme il est écrit, explique encore Balzac⁷.

La première impression est des plus favorables. « La comtesse vit entrer un grand bel homme, bien fait, qui portait sur sa figure les traces de cette douceur, fruit de la force et du malheur ». Dans sa « redingote serrée, à brandebourgs attachés par des olives, qui jadis s'appelaient des polonaises », avec une casquette à visière qu'il tenait à la main, main qui « ressemblait à celle de l'Hercule à l'Enfant », avec ses « abondants cheveux assez mal peignés qui entouraient sa tête carrée », son « visage également partagé par un grand nez romain qui rappela à Clémentine les beaux Trasteverins » et où fleurissait la santé la plus robuste, jusqu'au pantalon à plis « qui ne laissait voir que le bout des bottes et qui trahissait le culte de Paz pour les modes de la Pologne », tout donnait « une tournure martiale à ce mystère de cinq pieds sept pouces, aux yeux de jais et d'un éclat italien ». Bref, c'est un chevalier généreux et vaillant qui se présentait ainsi devant les yeux de Clémentine. « Vraiment, note Balzac, pour une femme romanesque, il y aurait eu du burlesque dans le contraste si heurté qui se remarquait entre le capitaine et le comte, entre ce petit Polonais à figure étroite et ce beau militaire, entre ce paladin et ce palatin » (p. 16). On croirait deviner déjà, derrière ces paroles, la suite du roman : on n'aurait raison qu'à demi.

Pressé de questions, le comte Adam se met à raconter à sa femme la situation de cet homme et l'histoire de ses relations avec lui. Thaddée Paz est le descendant d'une famille aussi vieille et aussi illustre que la sienne. Mais, suite à une série de désastres, il existe des Paz riches et des Paz pauvres. Thadée appartient à la branche pauvre : « Orphelin, sans autre fortune que son épée, il servait dans le régiment du grand-duc Constantin lors de notre révolution. Entraîné dans le parti polonais, il s'est battu comme un Polonais, comme un patriote, comme un homme qui n'a rien : trois raisons pour se bien battre » (p. 18).

Or, lors des combats de 1831, Laginski et le capitaine Paz se sont trouvés ensemble. Tombé aux mains des Russes dans une attaque solitaire contre leur batterie, Paz fut délivré grâce à une charge audacieuse commandée par Laginski. Cependant, obligés de fuir les Russes à la capitulation de Varsovie, ils ont été pris tous les deux par les Prussiens. Mais, explique Laginski à sa femme, « grâce à mon nom et à quelques liaisons de parenté avec ceux de qui

⁷ Pas vraiment : le romancier écrit entre parenthèses *Paç*, alors que l'équivalent phonétique de l'orthographe polonaise *Pac* serait *Patz*.

notre sort dépendait, on ferma les yeux sur mon évasion. Je fis passer mon cher capitaine pour un soldat sans importance, pour un homme de ma maison, et nous avons pu gagner Dantzick. Nous nous y fourrâmes dans un navire hollandais partant pour Londres [...] et j'emmenai Paz en France » (p. 19).

Une amitié à toute épreuve va lier désormais les deux hommes, un dévouement absolu va attacher le capitaine Paz à son ancien compagnon d'armes qui en fait une sorte d'intendant dans son hôtel. Ce gentilhomme sans fortune gère les intérêts du comte Laginski avec beaucoup de dévouement, prêt à toutes sortes de sacrifices pour lui. Il s'inquiète depuis longtemps de voir son bienfaiteur mener à Paris une vie dissipée qui risque de le ruiner, se laisser entortiller par quelque Parisienne, avant d'épouser une riche héritière. C'est lui qui tient sa maison « avec un ordre et une économie parfaite », et qui « répare par là quelques pertes inconsidérées au jeu, des sottises de jeune homme ». C'est ce que Laginski avoue lui-même à sa femme, en ajoutant pourtant, avec quelque regret : « Il n'aime pas la vie des salons ; parfois, il a fallu des douces violences de l'amitié pour l'emmener au spectacle quand j'y allais seul, ou dans les dîners que je donnais au cabaret à de joyeuses compagnies ».

- Qu'aime-t-il donc ? demanda Clémentine.
- Il aime la Pologne, il la pleure. Ses seules dissipations ont été les secours envoyés, plus en mon nom qu'au sien, à quelques-uns de nos pauvres exilés.
- Tiens, mais je vais l'aimer, ce brave garçon, dit la comtesse ; il me paraît simple comme ce qui est vraiment grand (p. 21-22).

Et la femme d'ajouter, en réaction à un déluge d'éloges par lequel son époux souhaite attirer sa sympathie sur son ami, et avec un geste théâtral : « Me voilà donc mariée à deux Polonais » (p. 24).

Elle ne croyait pas si bien dire. Mais l'expression prend en l'occurrence un sens bien particulier. Car c'est ici, dans cette courte scène, que commence à poindre la véritable intrigue du roman balzacien et à prendre toute sa signification le portrait du capitaine Thaddée Paz : tombé amoureux de la femme de son meilleur ami et sentant qu'elle va l'aimer, il cherchera désormais à se dégrader volontairement à ses yeux. Tout en nourrissant pour Clémentine une passion absolue, mais parfaitement secrète et platonique, il lui fera croire à une liaison avilissante, s'inventant une fausse maîtresse en la personne d'une écuyère de cirque, dénommée Malaga. « Héroïque mensonge », « sublime mystification » ! Ce n'est qu'à la fin du roman que la découverte du secret de cet « amour refoulé sous la main glaciale de la reconnaissance » permettra à la comtesse Laginska de comprendre toute la grandeur d'âme de cet homme, « pauvre exilé » pour lequel elle était, selon les mots propres du capitaine, « le soleil de la patrie » (p. 66).

Dans la figure de Paz, ce gentilhomme désargenté, entouré par ailleurs dans son office d'intendant par toute une équipe de « braves soldats polonais » choisis par lui, et qui « passeraient dans le feu » pour le comte Laginski et sa femme (p. 21), Balzac rassemble ainsi plusieurs traits qu'il attribue aux exilés polonais : le dévouement et l'enthousiasme aux idées altruistes, le goût du sacrifice, la générosité, la loyauté et la modestie, tout un code des valeurs qui semblent compléter, sous la plume de l'écrivain, l'image stéréotypée du Polonais dominée par le courage militaire et l'amour de la patrie. Même le reproche qu'adresse la comtesse à Thaddée Paz au début : « Vous autres gens du Nord, vous n'avez que le courage physique, vous manquez de constance dans vos décisions » (p. 38) se trouvera formidablement contredit au niveau de l'action romanesque qui illustrera, au contraire, la noble persévérance de l'homme dans son attitude d'un « ange du bien », pour nous servir de l'expression d'Alain Salles⁸.

N'oublions pas, cependant, auprès de Clémentine, son Polonais de mari, exilé lui aussi sur le sol français, et dont la vie dissipée à Paris, la légèreté de la conduite, toutes les sottises de jeune homme que cherche à réparer Paz représentent l'autre côté de la médaille balzacienne dédiée aux proscrits polonais de Paris.

Notre troisième Polonais apparaît dans *La Cousine Bette*, roman balzacien publié en feuilleton dans *Le Constitutionnel* en 1846 et en volume en 1847. L'histoire se déroule dans les années 1838-1843. La baronne Adeline Hulot, délaissée par son mari, fait venir à Paris sa cousine, Lisbeth Fischer, surnommée Bette, vieille fille aigrie et rancunière qui tombe amoureuse d'un exilé polonais, Wenceslas Steinbock, qu'elle va héberger, nourrir et aider à se faire connaître, dans l'espoir de l'épouser.

La scène de la conversation entre la baronne Hulot, sa fille Hortense et la cousine Bette au sujet de Wenceslas en dit déjà long sur la manière dont on perçoit la figure de l'émigré polonais dans la famille du baron Hulot :

- L'aimes-tu ? avait demandé la baronne [...]. En nous présentant ton amoureux prétendu, Hector pourrait le placer, et le mettre dans une situation à faire fortune.
- Ça ne se peut pas, avait dit la cousine Bette.
- Et pourquoi ?
- C'est une manière de Polonais, un réfugié...
- Un conspirateur... s'était écriée Hortense [...]. A-t-il eu des aventures ?...
- Mais il s'est battu pour la Pologne. Il était professeur dans le gymnase dont les élèves ont commencé la révolte, et comme il était placé là par le grand-duc Constantin, il n'a pas de grâce à espérer...

⁸A. Salles, « Thadée Paz, un ange du bien », https://www.lemonde.fr/archives/article/1999/05/28/thaddee-paz-un-ange-du-bien_3546689_1819218.html [consulté le 03/05/2024].

- Professeur de quoi ?...
- De beaux-arts !
- Et il est arrivé à Paris après la déroute ?
- En 1833, il avait fait l'Allemagne à pied...
- Pauvre jeune homme ! Et il a ?...
- Il avait à peine vingt-quatre ans lors de l'insurrection, il a vingt-neuf ans aujourd'hui...
- Quinze ans de moins que toi, avait dit alors la baronne.
- De quoi vit-il ?... avait demandé Hortense.
- De son talent...
- Ah ! il donne des leçons ?...
- Non, avait dit la cousine Bette, il en reçoit, et de dures !...
- Et son petit nom, est-il joli ?...
- Wenceslas !
- Quelle imagination ont les vieilles filles ! s'était écriée la baronne [...].
- Ne vois-tu pas, maman, que c'est un Polonais tellement fait au knout, que Bette lui rappelle cette petite douceur de sa patrie.
- Toutes trois, elles s'étaient mises à rire...⁹

Nous apprenons par la suite que Wenceslas Steinbock porte le même nom qu'un des généraux de Charles XII, personnage authentique, celui-là, qui devient sous la plume de Balzac le grand-oncle de Wenceslas dont le père « s'est établi en Livonie après la mort du roi de Suède ; mais il a perdu sa fortune lors de la campagne de 1812, et il est mort, laissant le pauvre enfant, à l'âge de huit ans, sans ressource. Le grand-duc Constantin, à cause du nom de Steinbock, l'a pris sous sa protection et l'a mis dans une école... » (p. 52-53). C'est ce qui fait que nous avons affaire, là encore, à un comte sans fortune.

Les premières années de son destin d'émigré sont une expérience pitoyable. Une nuit, Mademoiselle Lisbeth, ayant senti une forte odeur d'acide carbonique et les plaintes provenant de la mansarde située au-dessus de son appartement, enfonce la porte et découvre le locataire « se roulant sur un lit de sangle dans les convulsions de l'agonie ».

Elle put reconnaître les causes du suicide dans le dénûment absolu des deux chambres de cette mansarde, où il n'existait qu'une méchante table, le lit de sangle et deux chaises.

Sur la table était cet écrit, qu'elle lut :

« Je suis le comte Wenceslas Steinbock, né à Prelie, en Livonie. Qu'on n'accuse personne de ma mort, les raisons de mon suicide sont dans ces mots de Kosciuszko : *Finis Poloniae* ! Le petit-neveu d'un valeureux général de Charles XII n'a pas voulu mendier. Ma faible constitution m'interdisait le service militaire, et j'ai vu hier la fin des cent thalers avec lesquels je suis venu de Dresde à Paris.

⁹ H. Balzac, *La Cousine Bette*, op. cit., pp. 50-51.

Je laisse vingt-cinq francs dans le tiroir de cette table pour payer le terme que je dois au propriétaire. N'ayant plus de parents, ma mort n'intéresse personne. Je prie mes compatriotes de ne pas accuser le gouvernement français. Je ne me suis pas fait connaître comme réfugié, je n'ai rien demandé, je n'ai rencontré aucun exilé, personne ne sait à Paris que j'existe.

Je serai mort dans des pensées chrétiennes. Que Dieu pardonne au dernier des Steinbock » (p. 83-84).

Mademoiselle Lisbeth décide alors de s'occuper de son gentilhomme livonien avec toute son énergie. Malgré la rudesse et la cupidité de la vieille fille, celui-ci juge raisonnable de « préférer désormais ce bras de fer à la paresseuse et périlleuse existence que menaient quelques-uns de ses compatriotes », lisons-nous (p. 82). Il promet à sa bienfaitrice un dévouement absolu en des termes qui en disent long, plus long encore peut-être que sa lettre d'adieu, sur sa détresse d'émigré. « – Oh ! si vous saviez avec quelle ardeur j'appelais une créature, fût-ce un tyran, qui voulût de moi, quand je me débattais dans le vide de Paris ! [...]. Je regrettais la Sibérie où l'empereur m'enverrait, si je rentrais !... Devenez ma providence... » (p. 86).

Grâce aux démarches de la vieille fille, à ses visites dans les ateliers parisiens spécialisés dans le ciselage des bronzes et des services d'argenterie, le talent de Wenceslas en tant qu'orfèvre-sculpteur commence bientôt à être publiquement reconnu ; au bout de quelques années, l'homme parvient même, grâce à des commandes, à amasser une petite fortune que Bette compte placer en viager contre une lettre de change signée en toute confiance par son Polonais. Cependant, elle tombe au tribunal de commerce sur un juge véreux qui la traite de folle, honnissant les réfugiés dont les menées pour redevenir une nation compromettaient la prospérité du commerce. Elle se laisse donc pousser à prendre « ce qu'on appelle en commerce, des sûretés » : avec la lettre de change cédée au juge, elle va se donner un moyen de contrôle sur son Polonais en l'entortillant dans « les cordes de la procédure commerciale » (p. 88) qui permettra de le faire condamner à la prison pour dettes.

Le moment vient, en effet, où la menace devient réelle. Lorsque Hortense Hulot, la fille du baron, rencontre Wenceslas dans une boutique où celui-ci cherche à vendre sa dernière sculpture, elle achète aussitôt son chef-d'œuvre espérant trouver du coup, en la personne de l'artiste gentilhomme, qu'elle trouve d'ailleurs séduisant, un mari. Et c'est là que se produit un renversement de situation. Lorsque l'amoureux de la cousine Bette décide d'épouser la belle Hortense, Lisbette développe une haine sournoise tant contre lui, que contre ses propres cousins. Furieuse de se voir trahie, elle court chez Monsieur Rivet, notre juge au tribunal de commerce, à qui elle demande d'engager les poursuites judiciaires pour dettes contre le Polonais. Belle occasion pour placer dans la bouche d'un bourgeois parisien, satisfait d'avoir commis « une

mauvaise bonne action » (p. 88), quelques clichés sur les Polonais fauteurs de troubles.

– Eh bien ! mon bon monsieur Rivet, lui dit-elle après avoir mis le verrou à la porte du cabinet, vous aviez raison, les Polonais !... c'est de la canaille,... tous gens sans foi ni loi.

– Des gens qui veulent mettre l'Europe en feu, dit le pacifique Rivet, ruiner tous les commerces et les commerçants pour une patrie qui, dit-on, est tout marais, pleine d'affreux juifs, sans compter les Cosaques et les paysans, espèces de bêtes féroces classées à tort dans le genre humain. Ces Polonais méconnaissent le temps actuel. Nous ne sommes plus des barbares ! La guerre s'en va, ma chère demoiselle, elle s'en est allée avec les rois. Notre temps est le triomphe du commerce, de l'industrie et de la sagesse bourgeoise qui ont créé la Hollande. Oui, dit-il en s'animant, nous sommes dans une époque où les peuples doivent tout obtenir par le développement légal de leurs libertés, et par le jeu *pacifique* des institutions constitutionnelles ; voilà ce que les Polonais ignorent, et j'espère... Vous dites, ma belle ? ajouta-t-il en s'interrompant et voyant, à l'air de son ouvrière, que la haute politique était hors de sa compréhension.

– Voici le dossier, répliqua Bette ; si je ne veux pas perdre mes trois mille deux cent dix francs, il faut mettre ce scélérat en prison... (p. 144).

Dans la suite du roman – fort complexe – le sort de notre exilé s'inscrit dans un vaste tableau de la corruption des mœurs parisiennes sous la monarchie de Juillet, tableau véritablement balzacien où la synergie entre l'amour et l'argent, l'argent et le pouvoir, où les histoires de dots, d'emprunts et de dettes, les vies dépravées, les intrigues et les trahisons sont au premier plan. C'est grâce au mariage de Steinbock avec Hortense Hulot, fille du baron Hulot d'Ervy, conseiller d'État, grand-officier de la Légion-d'Honneur, que toutes les faveurs pleuvent sur lui, il devient le bien-aimé de toute la famille. C'est là, cependant, que « l'inconstance sarmate » attribuée par le romancier à notre Polonais, favorisée par le contexte social et moral dans lequel il se trouve placé, vient tout gâter. Devenu « grand seigneur de l'art et né gentilhomme [...], homme aimé de qui l'on souffre tout, homme riche, il ne prend pas de soins bourgeois », note Balzac (p. 267).

Wenceslas, nature rêveuse, avait dépensé tant d'énergie à produire, à s'instruire, à travailler sous la direction despotique de Lisbeth, que l'amour et le bonheur amenèrent une réaction. Le vrai caractère reparut. La paresse et la nonchalance, la mollesse du Sarmate revinrent occuper dans son âme les sillons complaisants d'où la verge du maître d'école les avait chassées. L'artiste, pendant les premiers mois, aima sa femme. Hortense et Wenceslas se livrèrent aux adorables enfantillages de la passion légitime, heureuse, insensée. Hortense fut alors la première à dispenser Wenceslas de tout travail, orgueilleuse de triompher ainsi de sa rivale, la sculpture (p. 271).

Et nous voyons Steinbock revenir chaque jour de travail « visiblement fatigué, se plaignant de ce labeur de maçon, de sa faiblesse physique » (p. 272-273), contractant « une aversion croissante de jour en jour pour le travail », mais en même temps « l'habitude d'aller dans le monde, au spectacle, aux Italiens », de « se maintenir, aux yeux des gens du monde, grand artiste par la parole, par ses explications critiques » (p. 274). Mais ses propres travaux sont de plus en plus négligés. Nous observons la dégradation d'un « demi-artiste charmant » qui mène une vie de dissipation.

Autour de lui, la vie parisienne s'agite sans cesse, plongeant les personnages dans ce que Balzac appelle lui-même « le bournier du plaisir ». « La bonne chère, les vins capiteux achevèrent d'y plonger Wenceslas » (p. 292), tout comme la vie dépravée y plonge son beau-père, le baron Hulot, dilapidant sa fortune pour entretenir des courtisanes.

Dans le même temps, la cousine Bette poursuit inlassablement son travail de vengeance, visant à détruire sa famille ; c'est elle qui va pousser Wenceslas dans les bras de Valérie Marneffe, la femme d'un employé au ministère de la Guerre, femme dénuée de tout scrupule qui finit par jeter son dévolu sur Wenceslas. Celui-ci échappe d'autant moins à la tentation qu'il représente pour l'écrivain le « tempérament polonais ». Son infidélité donne lieu en effet, sous la plume de Balzac, à un véritable exposé sur le caractère slave en général et polonais en particulier :

Le Polonais, la plus riche fraction du peuple slave, a dans le caractère les enfantillages et l'inconstance des nations imberbes. Il possède le courage, l'esprit et la force ; mais, frappés d'inconsistance, ce courage et cette force [...] n'ont ni méthode ni esprit, car le Polonais offre une mobilité semblable à celle du vent qui règne sur cette immense plaine coupée de marécages ; s'il a l'impétuosité des chasse-neiges, qui tordent et emportent des maisons, de même que ces terribles avalanches aériennes, il va se perdre dans le premier étang venu, dissous en eau [...]. Sublime dans la douleur, le Polonais a fatigué le bras de ses oppresseurs à force de se faire assommer, en recommençant ainsi, au dix-neuvième siècle, le spectacle qu'ont offert les premiers chrétiens [...]. Si, dans son duel héroïque avec la Russie, la Pologne avait triomphé, les Polonais se battraient entre eux aujourd'hui comme autrefois dans leurs diètes pour s'empêcher les uns les autres d'être roi.

Et le romancier d'ajouter, dans une phrase qui en dit long sur ses opinions politiques : « Le jour où cette nation, uniquement composée de courages sanguins, aura le bon sens de chercher un Louis XI dans ses entrailles, d'en accepter la tyrannie et la dynastie, elle sera sauvée » (p. 289).

Pour Balzac, « Ce que la Pologne fut en politique, la plupart des Polonais le sont dans leur vie privée, surtout lorsque les désastres arrivent » (p. 289). Et

plus loin : « Montrez un précipice à un Polonais, il s'y jette aussitôt. Ce peuple a surtout le génie de la cavalerie, il croit pouvoir enfoncer tous les obstacles et en sortir victorieux » (p. 292).

C'est en conformité avec cette opinion sur le caractère national des Polonais que se construit systématiquement, sous la plume de Balzac, le destin romanesque de Steinbock. Malgré trois années de bonheur conjugal, Wenceslas Steinbock fut « tellement piqué de se voir à peine remarqué par madame Marneffe, qu'il se fit un point d'honneur en lui-même d'en obtenir quelque attention » (p. 290).

Le dénouement de l'histoire du comte Steinbock semble apporter une pointe quelque peu ironique, mais toujours en accord avec l'instabilité de caractère prêtée aux Polonais, puisque, au bout de trois années de brouille, notre proscrit réintègre le domicile conjugal : son parcours s'achèvera par une réconciliation avec Hortense, généreusement dotée entre-temps par sa famille. « Mari d'une femme riche, nous dit Balzac, Wenceslas ne lui faisait aucune infidélité ; mais il flânait, sans pouvoir se résoudre à entreprendre une œuvre, si petite qu'elle fût. Redevenu artiste *in partibus*, il avait beaucoup de succès dans les salons, il était consulté par beaucoup d'amateurs ; enfin il passa critique, comme tous les impuissants qui mentent à leurs débuts » (p. 565-566).

Revenons, pour conclure, à notre point de départ. La question qui revient systématiquement, dans les études balzaciennes, par rapport à la manière dont l'auteur de *La Comédie humaine* construit ses personnages de Polonais, est celle de savoir quelle est ici la part de son amour pour Madame Hanska, aristocrate polonaise et citoyenne russe.

Constatons d'abord qu'il n'y a pas de Polonais dans l'œuvre de Balzac avant 1832, c'est-à-dire avant la connaissance avec Madame Hanska. Mais l'écrivain lui-même nous donne quelques éléments de réponse dont il résulte qu'on ne saurait négliger le rôle de la connaissance des amis de Madame Hanska et l'influence de celle-ci sur ses opinions sur les Polonais en général et les proscrits polonais en particulier. Il est tout à fait permis de voir en effet, dans le personnage de Thaddée Paz, « un salut courtois » à sa *chère comtesse* qui pouvait reconnaître en lui le portrait d'un de ses cousins qu'elle aimait bien, le colonel Thaddée Wyleżyński, vétéran des guerres napoléoniennes, ami de Zygmunt Krasiński. La lettre de Balzac à Madame Hanska du 11 octobre 1844 est à cet égard éloquente : « La mort de Thaddée, que vous m'annoncez, m'a fait du chagrin. Vous m'en aviez tant parlé, que j'aimais qui vous aimait ainsi, *quoique* ! Vous avez bien deviné pourquoi j'avais appelé Paz *Thaddée*, en lui donnant le caractère et les sentiments de votre pauvre cousin »¹⁰.

Le préambule par lequel Balzac ouvre, dans *La Fausse Maîtresse*, sa phrase sur les prétendus défauts des Polonais pour justifier les médisances des

¹⁰ *Correspondance, 1819-1850*, [in :] Œuvres complètes de H. de Balzac, t. XXIV, Calmann-Lévy, Paris 1926, p. 408.

Parisiens, et qui est : « sans vouloir offenser des bannis » (*FM*, p. 5), pourrait se lire dans le même sens. Il soulève d'ailleurs, de nos jours encore, une réaction indignée de Charles Dantzig qui ne mâche pas ses mots : « De mon crayon à papier je surcharge 'des bannis' du signe H, écrit-il, qui veut dire 'remplacer' et, dans la marge, je mets : 'Mme Hanska'. On dirait qu'il a voulu ménager les opinions de sa chère Polonaise »¹¹.

D'autre part, on pourrait se demander si les observations fréquentes de Balzac sur l'inconsistance du caractère sarmate, sur l'incapacité des Polonais de savoir ce qu'ils veulent vraiment, ne sont pas une allusion aux hésitations de Mme Hanska avant de l'épouser. Pure hypothèse... Soucieux de ne pas froisser le tsar ou les lecteurs russes, mais en même temps de ménager une large partie de l'opinion publique dans son pays, favorable aux proscrits polonais, le romancier accumule des précautions, recourant volontiers aux circonlocutions, faisant des efforts pour donner à ses portraits des exilés polonais des apparences d'objectivité. « N'allez pas inférer, écrit-il dès les premières pages de *La Fausse Maîtresse*, que l'on veuille donner tort à l'empereur Nicolas contre la Pologne, ou à la Pologne contre l'empereur Nicolas. Ce serait d'abord une assez sotte chose que de glisser des discussions politiques dans un récit qui doit ou amuser ou intéresser ». Ce qui n'empêche pas Balzac d'ajouter aussitôt : « La Russie et la Pologne avaient également raison, l'une de vouloir l'unité de son empire, l'autre de vouloir redevenir libre » (p. 3). Manière pour le moins étrange d'expliquer les raisons qui ont poussé des milliers de Polonais à s'exiler de leur patrie. Un détail, mais il est de taille, montre par ailleurs combien la connaissance balzacienne de la mentalité des exilés polonais reste superficielle : le romancier prête au capitaine Paz, prostré par sa déception amoureuse, l'idée de s'engager dans l'armée du tsar¹².

Lors de notre colloque sur les stéréotypes nationaux, en 2002, Gisèle Séginger a fort bien montré le flottement de Balzac, dans sa représentation du Polonais, entre le type et le stéréotype. Selon elle, « la place que Balzac fait au stéréotype du Polonais ne s'explique pas seulement par des raisons biographiques » ; sans négliger celles-ci, la chercheuse attache plus d'importance à des raisons idéologiques et historiques, rappelant que « les Polonais ne sont pas perçus de la même manière chez les libéraux et chez les bourgeois ou les aristocrates conservateurs »¹³. Toujours est-il que derrière les convictions

¹¹ Ch. Dantzig, « Balzac, personnes et personnages », *Revue des Deux Mondes*, janvier 1999, p. 93. La suite, sous la plume du critique, est bien plus forte : « C'était une emmerdeuse, aussi bien, mais je ne me le dis que parce qu'il a fait sa connaissance par une lettre qu'elle lui envoya, et qu'une admiratrice n'est pas loin de la groupie, ni la groupie du despote » (*ibidem*).

¹² Z. Markiewicz, *Polsko-francuskie związki literackie*, PWN, Warszawa 1986, p. 219.

¹³ G. Séginger, « Le Polonais dans l'œuvre de Balzac : un type ou un stéréotype ? », [in :] M. Forycki et M. Serwański (dir.), *Amis et ennemis héréditaires : les stéréotypes nationaux*, Instytut Historii UAM, Poznań, 2006, pp. 109-110.

politiques ou idéologiques de Balzac on retrouve les traces des idées conservatrices, légitimistes et royalistes de Madame Hanska et de sa famille, plus particulièrement de son père Adam Wawrzyniec Rzewuski, de ses deux frères et de sa sœur Caroline Sobańska, pendant longtemps maîtresse du général russe Witt, sans oublier le comte Hański, son mari¹⁴. Après 1832, à la suite de l'évolution de sa position politique du libéralisme au conservatisme, l'auteur de *La Comédie humaine* a peu de sympathies pour les proscrits républicains, ce qui pourrait expliquer sa prédilection pour les nobles, nonobstant un certain nombre de défauts qu'il leur attribue. Il peut les admirer d'un point de vue éthique, mais il les désapprouve politiquement, constate Séginger¹⁵. D'où l'ambiguïté dans sa représentation des insurgés polonais. On peut dire que les trois portraits littéraires examinés ici, l'exceptionnelle figure du capitaine Thadée Paz, incarnation de la fidélité et du sacrifice, « personnage idéal construit contre le stéréotype que le récit dénonce »¹⁶, tout comme celle de son bienfaiteur et ami Laginski, riche, mais léger dans sa conduite, ou celle de Wenceslas Steinbock, artiste manqué, véhiculent, à l'intérieur d'une fiction romanesque, autant une révérence courtoise de l'écrivain à ses relations personnelles avec la Pologne et les Polonais, qu'une plus vaste réflexion sociale, politique, historique et idéologique qui s'organise sous sa plume autour de la question de l'aristocratie européenne.

CONFLICT OF INTEREST STATEMENT: The Author declares that there was no conflict of interest in this study.

AUTHOR'S CONTRIBUTION: The Author is solely responsible for the conceptualization and preparation of the article.

Bibliographie :

- Balzac H. de, *Lettres à l'Étrangère*, 1833-1842, t. 1^{er}, Calmann-Lévy, Paris [1899].
 Balzac H. de, *La Cousine Bette*, Calmann-Lévy, Paris, 1891.
 Balzac H. de, *La Fausse Maîtresse*, Calmann-Lévy, Paris, 1892.
Correspondance, 1819-1850, [in :] Œuvres complètes de H. de Balzac, t. XXIV, Calmann-Lévy, Paris, 1926.

¹⁴ C'est ce que souligne Zygmunt Markiewicz dans *Polsko-francuskie związki literackie*, op. cit., pp. 216-217. Voir aussi sur ce point, comme sur l'ensemble des relations slaves de Balzac, le travail de Sophie de Korwin-Piotrowska, *Balzac et le monde slave. Madame Hanska et l'œuvre balzacienne*, Honoré Champion, Paris, 1933.

¹⁵ G. Séginger, op. cit., p. 111.

¹⁶ *Ibidem*, p. 113.

- Dantzig Ch., « Balzac, personnes et personnages », *Revue des Deux Mondes*, janvier 1999, pp. 88-95.
- Korwin-Piotrowska S. de, *Balzac et le monde slave. Madame Hanska et l'œuvre balzacienne*, Honoré Champion, Paris, 1933.
- Markiewicz Z., *Polsko-francuskie związki literackie*, PWN, Warszawa, 1986.
- Salles A., « Thadée Paz, un ange du bien », https://www.lemonde.fr/archives/article/1999/05/28/thaddee-paz-un-ange-du-bien_3546689_1819218.html [consulté le 03/05/2024].
- Séginger G., « Le Polonais dans l'œuvre de Balzac : un type ou un stéréotype ? », [in :] M. Forycki, M. Serwański (dir.), *Amis et ennemis héréditaires : les stéréotypes nationaux*, Instytut Historii UAM, Poznań, 2006, p. 109-110.

Author:

WIESŁAW MATEUSZ MALINOWSKI est professeur émérite à l'Université Adam Mickiewicz de Poznań. Ses champs de recherche sont :

– Littérature française du XIXe siècle : roman du symbolisme, roman historique ;

– Les relations historiques et littéraires franco-polonaises ;

– Les motifs polonais dans la littérature française.

Il est l'auteur de 6 livres, dont *Le roman du symbolisme (Bourges – Villiers-de l'Isle-Adam – Dujardin – Gourmont – Rodenbach)*, Poznań 2003 (édition polonaise : Poznań 2018) ; *La Pologne et les Polonais dans la littérature française (XIVe-XIXe siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2008 (coauteur avec Jerzy Styczynski ; édition polonaise : Poznań 2016) ; ainsi que d'une soixante-dizaine d'articles dans des revues ou ouvrages collectifs.

